

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 francs par an.
 } " " 14 " six mois.
 } " " 7 50 " trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITTE, BULLIER et C^o, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, BULLIER et C^o, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX

24 mai 1862.

Les bruits de modifications ministérielles persistent encore. On parle de combinaisons dans lesquelles entreraient MM. Rouher et Fould.

On dit aussi que la dissolution du Corps législatif serait prochaine et que les élections auraient lieu en octobre.

Ces bruits doivent être accueillis avec une grande réserve.

Il est faux que le gouvernement de l'Empereur ait rappelé le corps expéditionnaire du Mexique. Au contraire, des renforts sont envoyés au général Lorencez.

La Chambre des représentants belges, dans sa séance du 22 mai, a continué la discussion de la révision du Code pénal et incidemment l'amendement de M. Devaux qui propose de rétablir dans la législation belge la peine du bannissement.

Une dépêche de Vienne, du 22, parle d'un changement de ministère. L'archiduc Reiner abandonnerait le poste de président du conseil. M. de Plener, ministre des finances, donnerait sa démission. Le ministre de la Justice se retirerait également.

Une correspondance du Mexique, adressée à la *Patrie*, contient des détails qui montrent combien le combat qui a livré aux Français la ville d'Orizaba, a été glorieux pour nos armes. Notre cavalerie se composait de chasseurs d'Afrique et d'un fort détachement de gendarmerie, le tout s'élevant à environ 300 hommes. Nous avions devant nous la première division de cavalerie du corps de Saragoza, forte d'environ 2,000 hommes. L'ennemi occupait une plaine, à l'extrémité de laquelle se trouve l'entrée d'un défilé qu'il faut franchir pour aller à la ville. Il voulait nous barrer le passage; notre cavalerie a exécuté une charge des plus brillantes, et après un combat très vif, la cavalerie mexicaine a été mise en pleine déroute et a éprouvé des pertes sensibles.

L'amiral Jurien a dit aux autorités d'Orizaba qu'il entrerait cette fois dans leur

ville en vertu des lois de la guerre, mais qu'il ne rendait pas ses habitants responsables des actes du gouvernement de Juárez, et qu'il les traiterait, comme la première fois, en amis. J. REBOUX.

Le Conseil d'Etat vient d'être saisi d'un article additionnel à la loi du budget supplémentaire de 1862.

Cet article est ainsi conçu :

« A l'avenir, les rentes 3 pour cent d'une origine antérieure à la loi du 12 février 1862, seront payables par quart, de trois mois en trois mois, aux époques des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre de chaque année.

Le premier paiement par quart aura lieu le 1^{er} octobre 1862. »

On lit dans l'*Indépendance belge* :

« Le général de Goyon est arrivé ce matin à Paris. Il aurait déjà été reçu, à ce qu'on m'assure, par l'Empereur, avec qui il aurait eu l'honneur de passer plus d'une heure. Les amis du général affirment que le commandant de la garnison française de Rome se félicite beaucoup de l'accueil qui lui a été fait par Sa Majesté. On va même jusqu'à dire que le général de Goyon se croirait sûr de retourner sous peu à son poste, et que si le marquis de Lavalette va reprendre possession de sa situation, ce ne serait que pour le temps de préparer le rappel de cet ambassadeur. »

D'après nos correspondances, dit l'*Esperance du Peuple*, une assez grande inquiétude régnait au Vatican, à cause du départ du général de Goyon et des menaces des révolutionnaires. Mais le Pape était toujours de pleine confiance. Sa Sainteté répondait avec cette sérénité angélique qui lui est propre : « Ma confiance en l'avenir est absolue... Jamais, je puis le dire, elle n'a été plus grande, car je ne doute nullement du prochain triomphe de l'Eglise. »

La *Epoca* publie une correspondance de Paris, donnant des détails sur une entrevue entre M. Mazo, porteur de dépêches importantes pour le gouvernement espagnol, et l'empereur et l'impératrice des Français à Paris.

Dans le cours de la conversation, l'Empereur aurait dit que rien n'était aussi éloigné de sa pensée que la prétention d'empêcher au Mexique un gouvernement quelconque, sans l'assentiment de la nation. « Je sais, aurait-il ajouté, que les

souvenirs du passé ont laissé des préventions, mais dites à l'Espagne et à votre auguste reine que, uni à une Espagnole, l'Espagne n'aura pas d'alliée plus fidèle et plus sincère que la France. »

L'Impératrice, après avoir exprimé avec émotion combien elle regrette ce qui se passait au Mexique, aurait dit à M. Mazo : « Je défendrai avec persévérance les intérêts légitimes de la nation, qui est devenue la patrie de mon fils, mais dans tout ce qui sera en dehors, je n'oublierai jamais que je suis née espagnole. L'alliance sincère et noble des deux peuples, la grandeur de l'Espagne me sont aussi chères que la grandeur de la patrie. »

Le journal l'*Esprit public* dit dans son numéro d'avant-hier :

« Pendant que les journaux se préoccupent de l'antagonisme qui s'est produit entre le commandant en chef de l'armée d'occupation à Rome et le marquis de Lavalette, et qu'ils attachent à la situation respective de ces deux représentants de la France une importance peut-être exagérée au point de vue d'une solution de la question romaine, nous croyons savoir que des négociations très actives se poursuivent directement entre la cour des Tuileries et la cour de Berlin.

La cour des Tuileries aurait, à ce qu'on nous assure de bonne source, un projet d'arrangement dont les bases principales seraient établies par l'Empereur lui-même. Nous ne le connaissons pas en détail, mais nous croyons savoir qu'aux termes de ce projet, qui amènerait une réorganisation politique complète du gouvernement pontifical, les Etats romains seraient appelés à envoyer des députés au Parlement italien. »

« D'après les renseignements qui nous sont transmis aujourd'hui même de Milan, Mazzini se trouve dans cette ville depuis quelques jours. Le célèbre agitateur, qui a l'habitude des travestissements, s'est dérobé jusqu'à présent aux recherches de l'autorité. Le gouvernement italien a la preuve que Mazzini n'est pas étranger aux tentatives imprudentes qui ont eu lieu sur la frontière du Tyrol et il est décidé à ne rien négliger pour s'emparer de sa personne.

Les sommes considérables qui ont été violemment soustraites au banquier Parodi, de Gènes, paraissent avoir été destinées, d'après la déposition même des voleurs, à subvenir aux dépenses de l'expédition qui vient d'avorter. » H. EDWARDS.

Le journal hebdomadaire l'*Esprit public*, qui passe pour être bien renseigné, publie les lignes suivantes :

« Les affaires du Mexique ont fait, hier, le principal objet des délibérations du conseil des ministres.

« Nous croyons savoir que deux points ont été particulièrement examinés :

« L'attitude à prendre vis-à-vis de l'Angleterre et de l'Espagne et la nécessité de renforcer immédiatement notre corps expéditionnaire, dont un premier succès a assuré la marche victorieuse sur Mexico.

« Sur le premier point, le gouvernement serait résolu à ne formuler aucun reproche et à accepter la défection de l'Angleterre et de l'Espagne, sans en faire l'occasion de réclamations directes aux cabinets de Londres et de Madrid.

« Sur le second point, la question financière a été vivement agitée, mais il est faux que l'éventualité d'un rappel de nos troupes ait été soutenue par le ministre des finances, ce qui aurait donné lieu à un désaccord regrettable.

« La poursuite de l'expédition a été et reste adoptée en principe par le gouvernement impérial.

« Les deux cabinets de Londres et de Madrid ont été déjà informés par leurs représentants à Paris, et nous ne serions pas surpris que l'énergique et loyale attitude de la France apportât, surtout du côté de l'Espagne, quelques modifications dans la décision prise par les signataires de la convention de Londres. » H. EDWARDS.

Mexique.

Le *Morning-Post* dit que la tournure qu'ont prise les affaires du Mexique, en accusant une divergence d'opinions entre les représentants de la France, de l'Espagne et de l'Angleterre, a été une cause de regrets et de surprise. L'effet de l'expédition mexicaine est affaibli par la désunion des puissances alliées. On est surpris que la France veuille poursuivre une action militaire séparée pour un objet qui avait été clairement réservé par la convention de Londres, laquelle stipulait qu'on n'interviendrait pas dans les affaires intérieures du Mexique. L'encouragement donné par la France au général Almonte justifie la retraite des expéditions anglaise et espagnole. Nous n'avons pas perdu l'espoir, ajoute le *Morning Post*, que la France reconnaisse les inconvénients résultant de l'abandon de la ligne tracée par une action commune, et nous sommes heureux d'apprendre, par notre correspondant de Paris, que l'Empereur Napoléon

désire rappeler le corps expéditionnaire français aussitôt que cela sera possible.

Amérique.

On écrit de New-York, 10 mai, à l'Agence Havas :

« Le succès des fédéraux se continue dans la Virginie. Johnston a quitté Williamsburg le 6 à minuit. Son arrière-garde l'a évacué le lendemain à six heures du matin. A neuf heures du matin, McClellan et son état-major entraient dans la ville. On y a trouvé à peu près onze cents blessés sans vivres, sans munitions. Beaucoup de morts demeurent sans sépulture. Les sécessionnistes ont détruit tous les ponts du Chickahominy, petit cours d'eau qui court parallèlement aux rivières York et James. Une nouvelle bataille a été livrée mercredi soir à West-Point. Les confédérés, cernés de toutes parts, ont été battus, après s'être défendus comme des lions. Les séparatistes poursuivis l'épée dans les reins ne peuvent plus avoir grand espoir.

« A la Nouvelle-Orléans on a pris des maisons; mais les richesses qu'elles contenaient ont échappé aux vainqueurs, 11,700 balles de coton ont été brûlées sans compter nombre de steamers et de bâtiments à voiles. A Memphis, le sucre et les mélasses sont sur les quais, prêts à être jetés à l'eau, dès que paraîtront les Unionistes. Les balles de coton qui se trouvent dans la ville Tennessee ont été échafaudées, de manière à être embrasées à la première alerte. Tout le long du Mississippi, les riverains des villes et des campagnes abandonnent leurs propriétés, incendient leurs plantations tuent leur bétail. Les mêmes scènes se reproduisent sur les bords des affluents du grand fleuve, comme la rivière Rouge, l'Arkansas et la rivière Blanche. Souvent les planteurs appliquent eux-mêmes la torche à leurs approvisionnements de coton. On n'en cite qu'un seul qui ait fait quelques objections à l'incendie de ses propriétés. »

Turquie.

Les nouvelles de Constantinople, reçues par la voie ordinaire, annoncent que la crise financière dure toujours. La livre turque en or est si recherchée, que sa valeur contre caïmé dépasse de nouveau 200 piastres, et les autres monnaies sont cotées en proportion. Cependant le moment est proche où disparaîtra cette incertitude à laquelle on attribue la continuelle dépréciation du caïmé. On n'ignore point qu'un

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX
DU 25 MAI 1862.

— N° 5. —

LES FIANÇAILLES

— Mais quel mal y a-t-il, dit le baron, à ce que les âmes pieuses parlent, trop souvent peut-être, de l'objet de leur amour ?

— Ce n'est pas de l'amour, répond Brandenstein, c'est la vanité, l'orgueil de vouloir paraître meilleur que ses semblables. Tout comme au temps du sentimentalisme ou des lumières, c'est un besoin qui cherche partout à s'alimenter, qui se caresse, qui dégénère en maladie de plus en plus enracinée, et qui jette un regard d'intolérance et de mépris sur des mortels, souvent meilleurs et plus pieux que lui, parce qu'ils ne veulent pas se mettre au diapason.

— Vous peignez la dégénération, balbutie la baronne dans une visible anxiété.

— Pas autre chose, madame, répond le comte, que ce qui m'a fréquemment frappé les yeux. J'ai vu aussi des livres édifiants, qui paraissent fort à la mode, et qui ne sont propres qu'à troubler entièrement l'esprit des hommes médiocres déjà bouffis de vanité; le Créateur, l'amour pur, y est représenté comme un vieillard capricieux et fantasque qui s'amuse, pour dissiper

son ennui, à tresser les destinées les plus ardues, et à soustraire ensuite, d'une manière extraordinaire, tel et tel à la misère à laquelle beaucoup succombent. D'autres changent la religion en magie; d'autres encore endurent tellement le cœur des femmes qu'elles se sentent bien supérieures à leurs maris et qu'elles les entretiennent, s'ils n'affectent une piété semblable à la leur, dans un état d'infériorité et dans ce sentiment qu'elles se sont fort abaissées en devenant les déesses protectrices de pêcheurs si vulgaires. J'ai connu une demoiselle pauvre, qui s'estimaient fort heureuse de devenir la femme d'un jeune homme riche; mais, six mois après leur mariage elle devint aussi une sainte et s'imaginait alors que sa vertu chrétienne consistait à tolérer son mari; elle se regardait comme un être surhumain par cela seul qu'elle ne le méprisait pas au dernier point, ce qui ne l'empêchait pas de se l'avouer tous les jours intérieurement, et de le dire à ses pieuses compagnes, qui la fortifiaient encore dans cette charitable pensée. N'est-ce pas là pêcher ?

— Oui ! dit le mari de Gunda, en poussant un soupir involontaire.

La mère, qui voit le lien de sa famille près de se rompre, regrette d'avoir entamé cette conversation, et elle lance des regards irrités à l'honorable baron, qui est seul cause que l'entretien a pris tant de vivacité.

— Que peut-il y avoir d'édifiant pour nous, poursuit vivement Brandenstein, qui n'imposera pas silence à son zèle religieux qu'il n'ait débité toute sa catilinaire, à voir des hommes pieux tourner le dos au monde et à tous ses trésors, pour se vouer exclusivement aux choses sacrées et pour cultiver un sentiment grand

et unique, dans une paisible retraite ? Je ne blâme pas les communautés qui agissent de la sorte, ne voulant entendre parler ni des arts, ni de l'histoire, ni de la philosophie, ni du monde. Quant à ces dévots exclusifs qui vivent dans la société dont ils ont partagé l'éducation, qui se donnent même pour des esprits cultivés, et qui nous crient sans relâche qu'une seule chose est nécessaire, que la peinture, la musique et la poésie sont non seulement superflues, mais qu'on ne peut même les cultiver sans pêcher, et que l'homme ne doit aspirer qu'à la prière et à la pénitence, qu'il me soit permis de leur adresser cette question : — Sur quel sentiment étroit repose donc votre soi-disant religion, si elle repousse l'amour, la vérité, la raison et les productions délicieuses de l'imagination ? On peut considérer comme étant déjà mort l'homme à qui Dieu n'apparaît plus dans la nature ni dans l'histoire; celui-là est perdu, qui ne voit plus sa divine présence dans la force de la raison. Tandis qu'il est pieux, celui qui se sent heureux et aux anges en lisant la *Nuit d'été* de Shakspeare. Car la gaieté, le badinage et les bons mots sont aussi d'extraction divine, et nous sommes d'autant plus purs que nous reconnaissons davantage le rayon divin dans ces ingénieuses fictions.

— Nous ne pouvons terminer aujourd'hui cette intéressante conversation, dit le baron qui a remarqué le vif mécontentement de la baronne.

— Pourrais-je bien savoir aussi, poursuit le comte, pourquoi ces âmes pieuses ne s'attachent pas à l'église avec plus d'humilité ? Pourquoi elles exigent que tous les hommes envisagent les choses comme elles le font ? Pourquoi le doute ne

les atteint pas et ne leur fait pas comprendre qu'elles pourraient bien pourtant se tromper aussi ? Ne serait-il pas plus chrétien, plus conforme à l'Évangile de prier, portes closes, que d'afficher, comme des Pharisiens, leurs nombreuses prières ? Ce vertige religieux a un rapport assez frappant avec un vertige politique, et cette disposition funeste, qui se répand sur l'Allemagne entière, a permis à un livre aussi confus que faible d'obtenir les suffrages d'une multitude qui a prouvé par là qu'elle ne comprenait pas notre grand poète lorsqu'elle accueillait ses ouvrages avec acclamations. On va même jusqu'à les taxer d'immoralité et de manque d'idées, parce que l'auteur ne s'est jamais abaissé à la misérable sphère de celui du livre en question; si ce reproche n'était pas ridicule, on pourrait le considérer comme une offense pour ce grand homme. Cela me prouve que la véritable instruction n'a encore poussé chez nous que de bien faibles racines, et qu'il est facile à l'esprit de vertige d'égarer la foule.

— Vous voulez, dit le baron, parler de Goëthe et des soi-disant fausses *Wanderjahre*. — Nous voilà passablement loin de notre point de départ.

Il se fait un instant de silence, la société paraît bouleversée, et Dorothee est profondément émue.

— Hélas ! s'écrie la baronne au moment où le domestique sert le rôti, comment ai-je pu oublier cette pauvre veuve qui est malade ? — Jean, portez sur-le-champ ce plat à la malheureuse en y joignant mes vœux les plus sincères. Elle souffre beaucoup, à ce que j'ai appris aujourd'hui, puis elle est pauvre et ses enfants ne peuvent que faiblement la secourir.

— Oui, la misère, la maladie ! dit en

soupirant le baron. O ciel, que deviendrait cette pauvre terre sans les âmes sensibles et nobles qui s'efforcent d'adoucir les horreurs de la misère !

— La pauvre femme ne doit pas avoir été heureuse avec défunt son mari : il était grossier et brutal, et il la traitait souvent avec dureté, ajouta Gunda, en lançant à son mari, qui est assis à l'autre extrémité de la table, un regard des plus significatifs. Excité par la conversation qu'il vient d'entendre, celui-ci a le courage inouï de répondre que c'est souvent par leur propre faute que les femmes ne sont pas heureuses en ménage. Pour détourner une discussion imminente, le comte fait observer qu'il serait dangereux pour cette femme, dont on ne connaît pas la maladie, de manger inconsidérément de la viande. Mais le baron, qui pressent une reprise d'hostilités, parle avec émotion de l'ineprouvable bienfaisance de la baronne : — Elle est dit-il, la mère des pauvres, et je ne comprends pas qu'il puisse y avoir des gens assez durs pour demeurer insensibles à la misère de leurs semblables.

En ce moment, Jean rapporte le rôti et annonce que la veuve remercie humblement, mais que le médecin lui défend de manger de la viande, à cause de sa fièvre, et que d'ailleurs, depuis trois semaines, elle reçoit du château tout ce dont elle a besoin et qu'elle ne sait comment en exprimer sa reconnaissance.

— Un médecin ? dit la baronne, et comment ?

— Madame, reprend le vieux domestique avec autant d'embarras que d'émotion, mademoiselle Dorothee prend soin d'elle depuis longtemps, c'est elle qui lui a envoyé le docteur, et elle visite elle-même la malade tous les matins et tous les soirs.